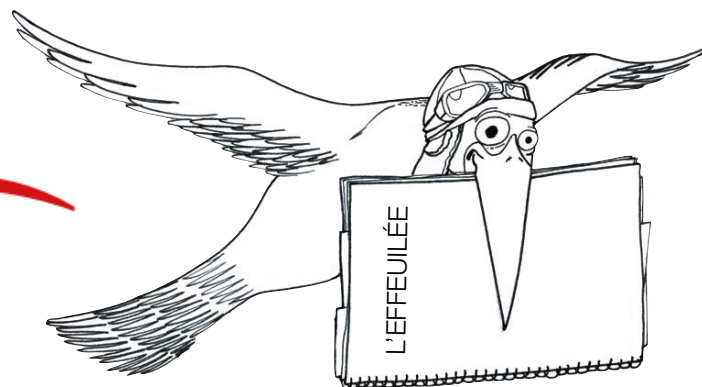


25 octobre 2007

L'EFFEUILLÉE

NUMÉRO ZÉRO





SOMMAIRE

- p. 3 *Spappolato*, par Kévin Buton
p. 7 *Ennui déchiré*, par Oriane Piquer-Louis
p. 8 *Néoténie du désir*, par Gauvain Leconte



Rédacteur en chef

Jean-Michel Charles

Conception

François Cocquemas
Clémentine Tatin

Illustrations

Axel Decavèle

Collaborateurs

Jihane Benzina
Kévin Buton
Sylvain Cailleux
Marion Chich
Hadrien Coutant
Estelle Fallet
Simon Outin
Charlotte Pivot
Diane Plas

Contactez-nous :
jeanmi.redac@gmail.com

Editorial

La littérature serait-elle devenue un art mineur ?

Non pas un art vieilli, mais un art mis en sourdine, relégué au second plan de la fresque culturelle. Car tandis qu'elle arpente, noctambule, les plateaux télévisés, frappant de son visage morne quelques téléspectateurs égarés, le monde culturel continue à s'étendre et à se diversifier ... sans elle. Le cinéma innove. La photographie innove. La musique innove. Des arts populaires, vivifiés, omniprésents. Mais on ne lit plus. [Erratum : Enfin presque,

Harry Potter vient de sortir.]. Les revues sont devenues des journaux, et les journaux des magazines...

Car peut-on encore seulement écrire aujourd'hui ?

La moindre fiction, essai ou poème est aujourd'hui étouffé par son propre auteur, à la fois complexé par un passé littéraire panthéonisé et démoralisé par la médiocrité du temple éditorial.

Ecrire aujourd'hui demande presque plus de ténacité que d'engagement. Et bien soit, existons. Que cette revue soit le catalyseur des pensées, des idées, des rêves et des fantasmes. Que votre créativité et votre conscience puissent ici s'exprimer et y trouver libre place. Tout texte est bienvenu : essai, poésie, nouvelle... Cette revue a besoin de vous, pas uniquement en tant que lecteur, mais en tant qu'écrivain. Afin que la littérature ne soit jamais un art mineur.

Jean-Michel Charles

Spappolato

Par Kévin Buton

Il s'éveilla et souleva les paupières ; tout restait noir. Il tâta les corps à ses côtés. Il ne pouvait voir s'ils dormaient, s'ils étaient clamsés ou juste trop fatigués pour bouger. Il passa péniblement sur le flanc et se leva à demi. Sa rétine s'habitua progressivement à la pénombre et il put revoir la scène qui se répétait à chaque réveil sous ses yeux.

Dans la petite salle s'entassaient des centaines de corps. Des enfants, des vioques, des jeunes, des pustuleux, des rachitiques, gris ou noirs, les vifs couvraient les morts. Un des murs, maculé de matières organiques, soutenait un échafaudage usé et frêle de peaux tannées et de cordes auquel se raccrochaient d'autres vivants pâles, ridés, boursoufflés, hideux. Contre une autre paroi, on jetait tout ce qui ne servait plus. Les cailloux, les cadavres, les os, les cheveux, la merde, la boue non comestible. Ils formaient une montagne d'ordures qui fermentaient et répandaient leurs odeurs abjectes et leurs moisissures dans tout le réduit.

Il sentit un liquide couler contre sa jambe. Il tourna la tête. Quelqu'un lui pissait dessus, quelqu'un qu'il ne pouvait pas voir dans les ténèbres. Qu'importe. Le liquide tenait chaud, que ce soit le sien ou celui d'un autre, car ici le froid régnait. Pas de lumière hormis un néon pour toute la pièce, qui grésillait et clignotait au plafond. Il produisait trop peu de chaleur, seul le contact des autres raclures réchauffait l'atmosphère.

Il prit son pendentif entre ses doigts noueux et en gratta la surface pour sentir les rides et les gravures du métal. Bien sûr, il ne connaissait pas ce matériau, il ne l'avait jamais vu ailleurs. Cela conférait au talisman une vertu magique, ni eau ni boue ni même le précieux plastoc. Pour aucun bien il ne l'aurait cédé, car son pouvoir lui avait depuis toujours insufflé l'envie de vivre, ses runes étaient la preuve qu'il existait une autre salle plus grande dans laquelle chacun aurait sa place, peut-être même une pièce pour chaque homme, et autre chose de que de la boue comestible. Il le sentait en lui, et ce rond dur entretenait sa foi.

Son père le lui avait donné avant de calancher, en lui disant : « Sorveglianza ce truc, ne le file pas. Il te give la force de tenir. Et quand tu devras crever, file-le à ton gniard. » Mais il n'avait pas d'enfants, et avec sa mort le gri-gri serait perdu à jamais, son pouvoir nourrirait la vermine. Il était temps d'agir, non plus rester enraciné sur le même béton, mais s'exiler pour trouver une terre meilleure. Mais il ne partait pas entièrement à l'aveuglette, son amulette l'accompagnait, et ses indications lui serviraient de guide.

Elle comportait un dessin étrange, qu'il interprétait comme un plan des différents niveaux. Il représentait un triangle renversé dont la pointe allait toujours s'élargissant jusqu'à ce que sa base se divise en deux larges branches d'égale épaisseur, sans doute des niveaux infiniment plus grands que celui dans lequel il vivait, et qu'il désirait ardemment atteindre.

Les accès aux différents niveaux n'avaient jamais été tenus secrets, mais personne ne les empruntait car ils paraissaient tous semblables, et le voyage était trop long et trop difficile pour eux dont les muscles ne trouvaient que peu d'occasions de se développer. Dans tous les niveaux qu'il avait traversés, tous naissaient, grandissaient, baisaient, croissaient, vieillissaient et claquaient sur la même dalle. Seuls ses parents avaient entrepris un voyage depuis les grandes profondeurs, là où la vie était encore plus dure qu'ici. Sa mère, grosse de lui, s'était arrêtée là pour mettre bas, ne s'était plus relevée ; après sa mort les deux mâles étaient restés au creux de sa charogne. Maintenant qu'elle était totalement décomposée sous lui, maintenant qu'il était adulte et que donc sa mort approchait (car il n'était pas de vieillesse là-dessous) il n'avait plus rien à perdre. Il lui fallait reprendre le chemin qui semblait se dérouler sans fin.

Il chercha à se lever. Il y parvint mais dut marcher sur quelques corps, qui se retirèrent en gémissant. Il se mit à avancer. Sa progression était lente, il avait du mal à trouver un bout de sol vide de bêtes, et il fallait dans tous les cas marcher dans les immondices, le sang ou la bile.

Alors qu'il passait, un membre se tendit et chercha à l'attraper. Il savait que s'il tombait, il serait mort, car on le tuerait avec des tessons de bouteille ou de rouille pour lui prendre sa nourriture. Mais il était encore vif pour son âge, il se dégagea et frappa dans le noir à plusieurs reprises. Il entendit des cris, puis des craquements. Le tas de chair voulut s'enfuir mais il ne le pouvait pas, les autres lui bloquaient la retraite. Une fois crevé, ils auraient plus de place pour eux. Le vainqueur fouilla l'homme et lui prit sa boue, sans se préoccuper de savoir s'il était vivant ou non. Il aurait besoin de vivres.

Il se déplaçait avec précautions et parvint à une porte dissimulée dans l'obscurité ambiante. Comme pour tous les passages de tous les niveaux qu'il devait traverser, elle s'ouvrait sur un escalier, débouchant à son tour sur une autre salle. Son histoire véritable commençait ici, devant durer jusqu'à la fin de sa vie.

Tout fut d'abord semblable à ce qu'il avait toujours connu, jusqu'à ce qu'il pénétrât abruptement

dans une tanière différente des autres. On y sentait une atmosphère de puissance et d'amour, comme quand il baisait. Une étreinte inquiétante se répandit d'abord sur sa peau pour pénétrer en lui et gagner progressivement les extrémités de ses doigts. Mais il ne pouvait dire d'où venait cette sensation, personne ne l'ayant approché, il ne voyait autour de lui que les mêmes corps. Il s'approcha d'une mère à moitié noyée dans une flaque de sang et d'ordures de l'accouchement. En se voyant observée, elle lui cracha sur la joue, et en sentant la bave chaude couler, il comprit qu'elle partageait aussi cette impression de vie. Il passa son chemin le sourire aux lèvres, goûtant la salive de l'autre et jouissant de la tiédeur qui l'envahissait. Tout à coup il s'arrêta, interdit. Il ne savait pas ce qu'était ce grand truc qui se dressait devant lui, ni à quoi il servait. Il s'approcha timidement pour mieux le voir. Il avait un grand corps carré de rouille, avec en son centre une gueule édentée d'où sortaient de longues langues jaunes qui semblaient légères et fourchues. En son sommet, un cylindre recrachait de la graisse et une curieuse matière noire qui s'élevait et obscurcissait le plafond, comme des résidus tellement écrasés qu'ils n'étaient plus que poudre. Plus il s'approchait et plus la sensation qui l'avait assailli tout à l'heure se faisait présente, oppressante. Elle était accompagnée d'une lumière rouge bien plus forte que le néon, ainsi que d'une odeur âcre et lourde. Il se mit à tousser et ses yeux pleuraient tandis qu'il s'approchait des langues. Il ne put les toucher, elles lui faisaient peur et mal, mais il demeurait hypnotisé par leurs danses et leurs étirements. C'est alors qu'il entendit un éternuement.

À ses pieds, un vioque était assis, si proche du corps en fusion que sa peau était couverte de cloques roses, mais il murmurait qu'il avait froid et qu'il était devenu fou. L'autre s'agenouilla et lui fit :

« - Hé, raclure ! C'est ici la last salle ? »

L'autre trouva la force d'émettre un rire qui se transforma en une quinte de toux sanglante.

- Point. Y en a d'autres en-deçà, mais ça est idem dapertutto.

Il parlait un dialecte légèrement différent du sien, mais ils parvenaient tout de même à se comprendre.

- Comment va ce wunder, demanda-t-il en désignant le monstre de fonte rouillée.

- Le feuer, ça point le sachions. Faut pas foutre ton groin dans notre troc, ça va et c'est tout. Ce que je peux cracher, c'est que ça tient chaud. La chaleur, sale merde, c'est le feuer. On nous a filé le feuer, on a qu'à lui donner à manger. Ici on naît et cresce, on est fort et chaud. Mais il y en a qui se battent, y a les mal nés, les ill. Y a ceux qui vioquent. Et qui calanchent. Ceux-là faut les recycler ; seul le feuer en gueule. C'est par là qu'arrive l'odeur de carne grillée. Et puis ça fait du lebensraum pour les autres. »

Le valide lui fit les poches à la recherche de boue, pour continuer son voyage. « Hé ! gerbasse, calte les

paluches, je suis pas encore dead ! » Il se débattait mais son corps était sans force. L'autre lui appliqua consciencieusement la tête contre la paroi de la chaudière, ce qui le fit crier plus fort. La chair grésilla, l'odeur se fit plus présente. Il arrêta lorsque son sang vint coaguler en fumant contre le métal, et le laissa geindre seul, tâtant son crâne roussi. Alors qu'il passait au niveau suivant, deux jeunes prirent l'infirme et le jetèrent dans la fournaise, afin que le feu, lui, ne meure pas.

« Bienvenue, opposé du féminin.

Tandis qu'il pénétrait dans une nouvelle salle, semblable en apparence aux nombreux niveaux qu'il avait déjà explorés, quelqu'un qui se trouvait là se mit à lui parler dans une langue qu'il ne connaissait pas. « Bienvenue » ? Il chercha à le dépasser, mais il lui coupait la route.

- Tu proviens des circonférences moins que rien, je t'explique de quoi il retourne. Ici, dans la précieuse circonférence, nos bénédictions et nos souhaits de bonheur t'accompagnent, et ainsi à la puissance n... Cependant, défraîchi opposé du féminin, tu dois rémunérer la peine...

Comme l'autre ne réagissait pas, il lui parla dans son langage :

- Raclure, aboule le nové.

Le portier lui-même sortit alors des petits ronds plats qui sonnaient comme de la rouille. L'autre crut alors comprendre où son interlocuteur voulait en venir. Il fallait payer le passage, avec ces monnaies. Il se souvint alors de son médaillon : il s'agissait du même métal. Il le sortit.

- Fort très bien plus.

Il saisit le pendentif et le porta à son œil.

- Il y a là des bâtons de lecture, serais-tu un faiseur de science ? Va échanger des monologues réciproques avec celui qui sait. (Il lui redonna son amulette) Pour cette occasion, c'est fort bien moins, garde-le par-devers ton dos, mais rappelle ce souvenir à ta mémoire : tu dois le respect aux sages éclairés du niveau. »

On conduisit notre héros (qui avait entre-temps été baptisé Spappolato, parce qu'il ne pouvait se nourrir que d'aliments réduits en bouillie, ses dents qui n'étaient que de maigres excroissances blanches à la fleur de ses gencives ne lui permettant pas de manger les insectes à carapace qui avaient fait leur apparition à un certain point de son périple) jusqu'à un vioque assis sur un tas de vieilles frusques. Il avait le teint cireux et de lourdes paupières qui lui donnaient l'impression de toujours garder les yeux fermés. Ce qui étonna le plus Spappolato était que ses poils, qui faisaient à Spappolato une vraie toison pour le protéger du froid, étaient chez lui tombés par endroits, sans doute à cause de la vermine ou de l'âge : il devait être bien sage et bien respectable pour que, ainsi déplumé et frêle, on ne le jette pas au

feu. Une fois que Spappolato se fut assis sur la pierre tiède, le vioque tendit sa paume tounée vers le plafond et la maintint en suspension dans l'air jusqu'à ce que l'autre lui cédât son grigri. Alors il l'examina avec attention, son front lourd et ses paupières gonflées étant presque en contact avec la médaille. Après quelques minutes d'attente, il releva le chef et lui parla. C'était la première fois qu'il entendait le son de sa voix, elle avait un timbre étrange, proche de lui, comme si lui-même avait entrepris un voyage et s'était établi dans ce niveau, sans jamais parvenir à assimiler le dialecte barbare des gens d'ici.

« SOON AVENIR DES FAKIRS...

- Soon avenir des Fakirs ?

- C'est scritto qua !

Il appuya son assertion d'une chiquenaude sur le métal. Devant l'incompréhension de Spappolato, il reprit :

L'écriture, les bâtons de lecture, ça est des paroles sans sound, que tu vois avec les mirettes.

Alors, c'est une parole que je n'ai pas comprise.

Le sage eut un rictus et répliqua en levant un doigt vers le plafond :

Comprise. Avec moi on gueule correct. Les bâtons de lecture ça est godot. Cela rimane dopo ton claquage. Avec les bâtons de lecture je thank godot et je bin godot. Dans les autres salles, y ont anche les bâtons de lecture si l'eau auf, che make man dull and deaf...

Tu crachais tout à l'heure qu'il y avait d'autres salles... Alors, le monde sans toit existe ou merde ?

Le monde sans toit ? Tu craches ! Connerie, ça. C'est quoi que ça peut nous foutre à nous ? Ici on claqué et on brûle, dapertutto idem, ton rêve n'existe pas. Le Paradis on le trouve morgen früh, ou après ton claquage. Agree au godot et be good, une vita silence give la glücklichkeit, l'utopia give la Scheusslichkeit. S'il y a un monde plus beau, ne monte pas à lui, et il descendra-t-à toi. »

« Chut ! Listen ! ». Il tourna la tête de droite à gauche pour chercher à localiser la source du bruit, mais on n'entendait que les plaintes habituelles, les gémissements et les cris. Il ne voyait que les mêmes têtes tordues et agonisantes, bouffées par la fumée et le plastoc brûlé. Son oreille accrocha alors une voix féminine qui filtrait à travers les conduits grillagés au-dessus de sa tête. Celle-ci était très particulière, il lui semblait qu'elle tournait en rond, car elle réutilisait plusieurs sons identiques dans des mots différents. Ces derniers n'étaient pas livrés au hasard, mais leurs poids respectifs se compensaient d'un bout à l'autre de la ronde.

Comment redire l'infinie tristesse qui le saisit, tant la douleur ressentie devant une musique sublime n'est comparable qu'au sentiment de notre propre mort ? La mélodie le perça de part en part, et le laissa abandonné, craignant presque pour sa vie comme s'il

se fut agi d'une blessure réelle ; il préféra s'enfuir et monter encore pour trouver du répit loin de la voix qui conservait tant d'emprise sur son âme appesantie alors même qu'il s'éloignait :

*Nous étions diritti nous allons avachis
Avions crocheblanches à nos cheveux blanchis
Cognons de vieilorange o di nos verts tessons
De sur la peau tendue de notre mangeson.*

*Je hört au temps jadis de halls pleins de Musik
Everlasting Musik, qui lors sont gris et sick
Mais que still je höre, hören immer werde.*

*Sad paroles à moi sont Feuer und Freude
Cause elles sont le son von the roofless garden...*

« VOUS ETES ICI ». Bien entendu, Spappolato ne pouvait pas lire ces bâtons de lecture, mais quand bien même en aurait-il eu la capacité qu'il n'en aurait pas saisi le sens. Il savait qui il était et quelle place il occupait dans l'espace. Il n'avait nul besoin qu'on la lui rappelât, comme ces morceaux de vide qu'on trouvait au monde précieux et qui dédoublaient les choses et les êtres qu'on plaçait devant eux mais sans rien y ajouter de plus que leur propre image. Aussi laissa-t-il l'ancien plan des lieux retomber dans la poussière et considéra-t-il l'endroit où il se trouvait.

Ce niveau était totalement vidé de toute forme de vie. Seuls des ruines et des débris jonchaient le sol et prouvaient que cela avait dû être une ancienne résidence pour dieux. Des habits travaillés dans des matériaux légers et brillants à la lumière ; des objets mystérieux sculptés dans du plastoc ou de la rouille très préservée ; des petites briques légères constituées en réalité de centaines de petites couches volatiles et couvertes de bâtons d'écriture très serrés... Comme ces gens-là avaient dû être heureux.

Il entendit un cri aigu. Effrayé, il chercha précipitamment une cachette pour éviter le potentiel danger et se dissimula derrière un antique distributeur de boissons. Le silence se fit pendant quelques minutes et Spappolato passa le museau au-dehors pour tenter d'apercevoir quelque chose : rien en vue.

« Je sais que tu es là.

Spappolato replongea dans son trou en tremblant.

- Inutile de te taire, car Dieu sonde les cœurs et les reins, Dieu est tout puissant et immortel. Parle et je t'entendrai, demande et je t'exaucerai.

Timidement, Spappolato se remit sur ses pieds, constatant le miracle de cette voix grésillante sortant du néant, et cria le nez en l'air :

- WUNDER ! WUNDER ! JE ME NAME SPAPPOLATO, DIEU !

La réponse ne se fit pas attendre.

- Pas la peine de crier comme un malade, je suis pas sourd ! Je sais qui t'es, de toutes façons, je viens de te dire que je suis omnipotent et que donc je sais tout !

- Kézako, Dieu ?

- Je suis comme qui dirait le maître du monde, c'est moi qui l'ai créé pour punir les hommes et pour qu'ils cherchent le Paradis.

- Le Paradis, ça est le monde sans toit ?

- Bingo. Là-haut tu pourras vivre comme les dieux, c'est que je les ai vus, moi, leurs visages blancs et pleins de lumière, et ils sont plus beaux que tous tes rêves, n'est-ce pas que t'as rêvé d'eux ? (Spappolato acquiesça vivement.) Maintenant t'es rendu, le Paradis est à la sortie B de la Place Carrée, au bout de l'escalator.

Une sensation de joie immense s'empara du corps du vieillard : après tout ce temps, il parvenait enfin à destination !

- Grazie vachement plus très michto, Dieu, grazie ! Tu light à travers les ténèbres vers la lumière par ton talisman ! SOON AVENIR DES FAKIRS !

- Qu'est-ce que ces que ces conneries de talisman ? Fais-moi voir ça !

- Dois-je le brandir pour que tu puisses le lire, Dieu ? Parce que je ne te zieute pas.

- Non, dépose le plutôt par terre et ferme les yeux.

Spappolato s'exécuta et entendit une porte s'ouvrir quelque part, des pas se firent entendre et celui-ci emporta le médaillon. La porte se referma et la voix grésillante reprit.

- Ahem... Tiens, c'est le langage des dieux... Celui qui t'a traduit n'était pas familier avec, c'était un faux prophète. La médaille dit : « Souvenir de Paris », pas « Soon avenir des fakirs ». Il y a la Tour Eiffel.

- C'est le plan des otherwise niveaux du welt que tu as créé, ô Dieu !

Levant les yeux en signe d'adulation, Spappolato remarqua un cône de métal accroché à un angle de la pièce. Il comprit que la voix sortait de là. Tout en parlant, il s'en approcha.

- Also, je peux salire dans le monde sans toit ?

- Oui, si tu me laisses toute ta monnaie et ta nourriture.

- Perché ne salisce-vous pas au Paradis, Dieu ?

- Et qui resterait pour repousser les âmes corrompues, abruti ? T'as de la chance d'être une âme bénie parce que sinon je t'aurais déjà renvoyé au niveau d'en dessous à coups de pieds canoniques dans l'arrière-train. Je vis peinar ici avec ma femme, la Sainte Vierge, mon fils Jésus... Peu de monde monte jusqu'ici, parce que personne ne revient jamais, alors tu vois, la vie est plutôt be... »

Soudain, Spappolato bondit vers la boîte creuse et l'arracha du mur. La voix se tut dans un terrible gargouillis. Penché sur le cadavre de Dieu, l'homme se mit à réfléchir : s'il avait pu le tuer aussi facilement, cela signifiait que ce n'était pas vraiment Dieu. Le véritable créateur du monde sans toit devait l'attendre après la porte, au sommet de l'escalator. Il

ne parvint pas à retrouver son talisman dans les entrailles de la créature mais il n'était plus aussi important désormais. Sentant une énergie nouvelle l'envahir, Spappolato laissa derrière lui le cadavre divin, le chant de la voix, les prêches des précieux, le feu et monta vers la lueur qui perçait les ténèbres au bout de la sortie B.

Il resta paralysé et les bras en l'air comme un pantin, car la lumière s'était faite si intense qu'il lui semblait être devenu aveugle. Au travers de ses larmes, il distinguait des ombres, toutes humides encore de ce halo dans lequel elles baignaient. Ces ombres se révélèrent être l'image de visages que reflétaient de larges flaques d'eau de pluie. Les visages eux-mêmes, il finit par s'en apercevoir, pourrissaient contre la terre, à perte de vue. Ce fut alors que le toit du monde lui apparut, bleu et à une hauteur infinie au-dessus de sa tête, chargé de vent et de bourrasques qui venaient s'échouer sur lui. En son centre et comme en son point d'équilibre, une immense boule de feu orchestrait le chatolement des ombres et de toutes les choses qu'il voyait scintiller : de grandes colonnes de métal percées de mille ouvertures et d'étranges formes vertes, habilement ciselées et disposées en une longue rangée qui dissimulait à moitié au couple de dieux qui se promenait (comme ils étaient clairs et élancés dans le lointain, semblables à la promesse de Dieu) la vue du champ de cadavres. Il courut de toutes ses dernières forces dans leur direction, criant vers le soleil.

« ... Ils se sont ensuite multipliés sous nos pieds grâce au gâchis de notre civilisation ; nous les avons nourris involontairement tout en inventant des pièges et des poisons toujours plus évolués pour contenir leur croissance démesurée. Malheureusement, cela n'a eu d'autre effet que de développer leur intelligence : sur l'abondance de nos restes il se sont faits l'image difforme et aberrante de nos us et coutumes qu'ils observaient d'en bas. Lorsque nous avons décidé de réagir il était trop tard pour les exterminer, nous n'avons pu que contenir leur masse énorme (certains étaient déjà grands comme nous et se tenaient sur leurs pieds tout en singeant notre langue, au temps de ma jeunesse) dans les Halles qu'ils avaient fragilisées en y creusant des galeries qui croulaient sous leur nombre. Plus personne n'ose s'y rendre désormais pour colmater les brèches, nous nous contentons de miner régulièrement l'ancienne esplanade. Tenez, chérie, le voilà qui s'effondre. Ces rats infects vont chaque jour un peu plus loin... » ■

Ennui déchiré

Par Oriane Piquer-Louis

Je suis la dernière brume à brûler dans tes veines
Le dernier souhait tacite à rêver sous ta peau
L'ombre ancrée sur tes cils qui fait perler le beau
En équilibre encore sur le bord de tes peines

Je suis à la frontière de tes automnes roux
Où l'oscillation dense de nos destins s'enroule
Dans les orages blancs de nos mots qui s'écoulent
Un soupir déchiré : ce qui reste de nous

Délicats volutes, alcool, cendres et volupté
Plume noire, plaies couvertes et pluie d'octobre
Tu m'écriras quand demain nous serons sobres

Tremblant hiver des jours que j'aurai oublié
Griffant sur le rivage nos enfances endormies
Je suis une couleur sur ton ultime ennui

Néoténie du désir

Par Gauvain Leconte

Dans un roman au titre aussi fantastique que le contenu, *After many a summer dies the swan*, Huxley raconte l'histoire d'un aristocrate anglais excentrique (comme beaucoup d'aristocrates anglais) ayant découvert le secret de l'immortalité dans un régime aux tripes de carpe¹. Petit inconvénient de l'immortalité : passé cent ans Lord Gonister a vu sa physionomie se rapprocher de plus en plus de celle du primate, jusqu'à devenir, aux alentours de la cinquantaine, un chimpanzé parfait sous tous rapports.

L'histoire de Huxley, sous ses aspects délirants, s'appuie sur une théorie biologique des années 1920 oubliée avec l'émergence du néo-darwinisme et redécouverte depuis peu : la néoténie. Cette thèse de l'anatomiste hollandais L.Bolk soutient que l'être humain n'est qu'un primate dont les hormones de croissances ont été partiellement inhibées. Elle se fonde sur le grand nombre de traits que l'homme adulte partage avec les jeunes singes : boîte crânienne volumineuse relativement au corps entier, trou occipital dirigé vers le bas, mâchoire en U, gros orteil non-opposable, pilosité réduite, etc. Bolk écrit ainsi que « l'Homme est un fœtus de primate, adulte sur le plan sexuel. »

Laissons aux évolutionnistes et aux embryologistes la tâche de discuter cette théorie tout de même un peu bizarre et concentrons-nous sur ce qu'en retient Huxley : nous n'en avons jamais fini avec notre croissance, celle-ci est délayée sur l'ensemble de notre vie.

On peut transférer la néoténie dans le champ d'une analyse philosophique du désir si l'on prend garde à ne pas se fourvoyer sur ce qu'est la croissance. D'ordinaire, elle est pensée sur le mode de l'agrandissement photographique – un pur accroissement quantitatif² – ou sur le mode des lego – une petite brique, ajoutée à une autre petite brique, progressant ainsi pas à pas jusqu'à la dernière petite brique qui réalise l'édifice final.

Ce n'est pas comme cela que nous grandissons. Croître pour un être organique n'est pas la même chose que s'agrandir pour un pavillon de Neuilly-sur-Seine. Qu'est-ce qu'un être organique ? « Un tout dont chaque partie est réciproquement fin et moyen » ? Mouais... En fait, ce que veut dire cette

formule sibylline, c'est que notre corps, comme celui de tous les êtres vivants³, est un tissu de rapports entre plusieurs variables qui s'affectent réciproquement : le taux de sucre et celui d'insuline, les hormones endocrines et les productions protéiniques, le taux de globules rouges et l'oxygénation des muscles, etc. Et ces rapports sont eux-mêmes en rapports les uns avec les autres. Croître, pour un organisme, c'est mettre en place ces rapports. Remarquez quelque chose : ces rapports oscillent entre certains points d'équilibre, et lorsque ceux-ci sont rompus, cela s'exprime sous la forme d'un besoin. La balance entre énergie dépensée et énergie acquise déficitaire, manque de nourriture, besoin de manger, faim.

Remarquez encore quelque chose : d'ordinaire, lorsqu'on pense un rapport et un point d'équilibre, on a tendance à imaginer celui-ci sur un modèle newtonien, comme le barycentre du segment qui relie les deux membres du rapport. On confond alors équilibre et moyenne relative. Si l'on veut absolument suivre un modèle newtonien, soit ! Un corps placé dans un système à deux champs gravitationnels, comme le système Terre-Lune, il existe pas moins de cinq points d'équilibre, nommés points de Lagrange du nom du mathématicien qui les a découverts. Chacun représente une zone plus ou moins stable d'équilibre entre les attractions des deux champs. Il n'y a jamais un équilibre possible dans un système de rapports⁴, les équilibres sont toujours multiples. Il n'y a jamais du normal à opposer à de l'anormal, du réglé au dérégulé, mais des zones différentes de stabilité. Qu'est-ce qu'un végétarien sinon quelqu'un dont la nutrition a un autre équilibre que le notre ? La drépanocytose est-elle pathologique là où elle protège du palu, et l'épilepsie des poilus au milieu de la mitraille et des obus est-elle réellement un déséquilibre mental ?

La pulsion est donc quelque chose qui répond à la remise en équilibre d'un rapport interne en visant un objet capable de remplir le manque (ou d'expulser le surplus) provoquant le déséquilibre.

Mouais... Autant je vois bien le besoin de respirer lorsque mon sang est désoxygéné, autant

1 Cité par Stephen Jay Gould, « Le Père de l'homme est l'enfant » Darwin et les grandes énigmes de la vie

2 Contrairement à ce que l'on pourrait croire, il ne s'agit pas là que d'une image du sens commun : la majeure partie des embryologistes du XVIIIe siècle, relayés par Leibniz, étaient préformationnistes, c'est-à-dire considéraient que l'embryon était déjà contenu tout formé, sous l'aspect d'un petit homme, d'un homonculus, dans les cellules germinales du mâle, et qu'il ne faisait qu'accroître sa taille dans l'utérus de la femelle. Et cet homonculus avait lui-même dans ses cellules germinales de petits homonculii prêts à assurer sa descendance lorsque l'heure viendrait.

3 A l'exception, peut-être, des organismes procaryotes.

4 Proposition que feraient bien de méditer certains économistes libéraux que la rigueur scientifique n'étouffe pas. Pour leur gouverne je leur rappelle gracieusement que si A.Wald et J.von Neumann ont démontré dans les années 1920 qu'il peut exister un équilibre dans le marché défini par les équations de l'Homo oeconomicus de Cournot, jusqu'à présent aucune démonstration mathématique, si raffinée et complexe soit-elle, n'a réussi à prouver que cet équilibre soit unique, ni convergent (auto-régulation du marché). Il y a là des articles de foi, mais de science point.

je vois mal quels rapports, quels équilibres doivent être restaurés lorsque je dis que j'ai besoin de montagne, de musique ou de connaissances. Est-ce pour équilibrer l'« air vicié des villes », le stress, et l'imbécillité de mes semblables ? Peut-être. Toujours est-il que le rapport n'est plus interne dans ces cas là : ce n'est plus entre deux paramètres de notre corps que se fait la liaison mais entre notre corps et quelque chose qui lui est extérieur. Lorsque je vais entendre un concert, je ne mets pas à zéro la balance entre deux de mes paramètres physiologiques, mais je compose un rapport entre certaines de ces variables et la musique, entre la structure qui définit ma faculté auditive et celle qui forme un morceau de musique. Composition entre deux systèmes de rapports : jouissance de l'extension. J'appelle désir, pour la distinguer du strict besoin, cette pulsion qui ne vise pas un objet extérieur pour restaurer un équilibre intérieur mais établit un nouveau système de rapports entre mon corps et un être externe.

Attention, ne nous laissons pas trop vite séduire par les sirènes de l'intérieur et de l'extérieur : combien de métaphysiques sont construites sur cette opposition naïve ! combien de philosophie sont des philosophies de baignoire, du contenu et du contenant ! Nos rapports que j'ai dit être « internes » le sont-ils vraiment ? Mouais⁵... A bien y regarder, tous nos rapports physiologiques ont un jour été externes, précisément au moment de la croissance, au moment où ils se sont mis en place. Le rapport sang/respiration, lui-même en relation avec le rapport nourriture/sang n'a pu se mettre en place qu'au sein de l'utérus, quand l'organisme de la mère jouait le pôle « nourriture » ou « sang » du couple. C'est lorsque ce rapport s'autonomise qu'on peut dire qu'il y a eu croissance.

Grandir c'est cela : composer des rapports et les autonomiser. Rien n'implique qu'ils soient internes ou externes. Il y a néoténie du désir dans la mesure où celui-ci n'atteint jamais cette forme autonome. Il peut en effet croire qu'un objet le rassasiera, mais c'est peine perdue puisqu'il n'y a aucun équilibre à restaurer, et que ce qu'il vise n'est que le pôle sur lequel s'appuie notre corps dans son extension. Dès que le désir croit posséder un objet de satisfaction il rebondit, il bifurque, il se diversifie : il ne cesse de croître et fait que nous ne cessons jamais de croître, même après avoir atteint notre maturité sexuelle.

Ainsi, je suis un réseau de rapports, et accroître mes désirs c'est accroître mes réseaux. Accroître mes réseaux, c'est accroître ma capacité à affecter et à être affecté, c'est accroître ma puissance et donc, en définitive, ma liberté. Le fait que nous nous développons ainsi, en réseau se branchant sur d'autres réseaux, comme un grand plan de métro plutôt que comme une fleur qui déploie ses pétales, peut surprendre. Néanmoins cela apparaît de manière flagrante dans l'analyse phénoménologique de la caresse.

Lorsque je touche un objet inerte, je me touche moi-même : le toucher se sent touchant, alors que l'œil ne se voit pas plus en voyant que l'oreille ne s'entend en écoutant (sauf quand on la bouche). Lorsque je caresse une autre personne, je me sens moi-même la touchant, et elle aussi se sent touchée en même temps qu'elle me touche. Le toucher est réflexif, et dans la caresse deux réflexivités entrent en réflexion : qui s'est jamais trouvé entre deux miroirs se faisant face sait qu'on a ici à faire à une dialectique du fini et de l'infini. Jouissance de l'extension. La caresse érotique ajoute à ces deux niveaux de réflexivité un troisième de nature synesthésique, par la correspondance des sens. Je caresse, et par là je suis caressé, et la personne que je caresse laisse s'échapper un soupir, un regard, un gémissement, etc., autant de signes que je sais déchiffrer comme des signes de jouissance. Et cette jouissance produit en moi de la jouissance, parfois jouissance de dominer la jouissance d'un autre, parfois jouissance purement altruiste de voir cet autre jouir. Souvent les deux.

Tous ces phénomènes de réflexions ne sont possibles que parce que notre peau n'est pas un bulle, une enveloppe comme on la représente souvent mais un tissu innervé, un réseau de neurones. La caresse amoureuse est la rencontre, souvent maladroite, de deux réseaux qui se composent. S'il y a des dieux aussi dans la cuisine, alors la liberté se joue aussi dans la caresse.

De cette néoténie du désir se déduit une conséquence politique assez importante pour être formulée. Ceux qui veulent faire croire que la séparation entre monde de l'enseignement et monde du travail est réelle s'appuient bien souvent sur l'argument implicite qu'elle est naturelle, que l'éducation est l'équivalent spirituel du développement physiologique et doit donc s'arrêter avec lui. On ne peut plus considérer, si l'on admet la néoténie du désir, qu'il faudrait plaquer une période d'éducation sur la période de croissance du corps, puisque précisément le corps n'a pas de période de croissance mais est tout entier une longue croissance. Il n'y a pas à désertier les salles de classe entre quinze et vingt-cinq ans.

L'éducation est l'affaire d'une vie et elle ne s'oppose en rien au travail contrairement à ce que l'on aime à penser. Si le travail est personnel, il est reposant, et sa production, qui vient faire jouir un autre, tout en reflétant notre individualité, est source de jouissance pour nous-même. Un tel travail reproduit alors le schème de la caresse, comme le dit Marx dans les *Manuscrits de 44* : « Nos productions seraient autant de miroirs où nos êtres rayonneraient l'un vers l'autre. »

Enfin, il suit aussi de notre texte une conclusion éthique farfelue : que la science la plus importante à cultiver pour notre liberté est l'astrophysique. Et plus précisément une de ses branches, la cosmologie, celle qui nous lance dans la recherche de la structure du système de tous les systèmes. ■

⁵ Entre la philosophie du oui et la philosophie du non il y a la philosophie du « mouais », une philosophie franquinienne qui est aussi la philosophie des idées noires...